

L'Abeille

de la Nouvelle-Orleans... Journal hebdomadaire... Fondée le 1er Septembre 1827...

Menaces Ridicules

Paris.—Une lettre que le maire de l'Orient a reçue de Heidelberg est fort commentée par la presse française, aujourd'hui. Cette lettre émanait de l'Association mondiale pour les réparations mutuelles, association qui, selon les signataires, serait composée de 17 nations européennes et de 12 non-européennes.

LES COMMUNISTES BELGES

Bruxelles.—La chaise aux communistes a redoublé d'intensité aujourd'hui, la police ayant opéré cinquante visites dans les bureaux et domiciles des communistes dans diverses villes du pays.

DES METHODES BARBARES

Paris.—Le chancelier Cuno, en convoquant le reichstag pour demain, a causé une certaine émotion dans la presse allemande. Le "Daily Mail" rappelle que, ces jours derniers, l'Union des docteurs allemands a lancé circulaire ordonnant à ses membres de ne pas donner leurs soins aux Français ou aux Belges, tant que la Ruhr ne sera pas évacuée.

LES ETATS DE LA RUSSIE SOVIETIQUE

Un des résultats de l'établissement du régime bolcheviste en Russie a été de briser l'unité de l'ancien empire des Tsars qui s'étendait, d'un seul tenant, de Pétrograd à Vladivostok. Une carte, récemment publiée à Vienne, permet de se rendre compte, en ce qui concerne la Russie d'Europe et le Caucase, du morcellement qui s'est accompli, et indique les frontières des nouveaux Etats. Pour la Russie d'Asie, où le travail de démembrement n'est pas achevé, établir un document aussi précis n'est pas encore possible.

Les huit républiques ont des représentants diplomatiques à Moscou; le gouvernement soviétique central s'efforce, par ses organisations militaires, politiques, administratives, de surveiller très étroitement ces républiques. Un autre groupe d'Etats est constitué par huit républiques autonomes. Ces républiques, habitées en majorité par des peuples non russes et de religion musulmane, sont gouvernées chacune par un Conseil de commissaires du peuple et un Comité central exécutif, nommé par le Congrès des Soviets nationaux, qui organise annuellement un Congrès panrusse. Ce Congrès accorde à chacun des Etats plus ou moins d'autonomie. En général, ces républiques ont le droit de légiférer en matière de langue et de religion.

Comme les républiques autonomes, ces territoires autonomes sont surtout peuplés par des non-Russes appartenant aux races mongoles. Ils entretiennent à Moscou des Commissaires du peuple pour les affaires nationales; ces Commissaires constituent le Soviet des Nationalités. Leurs Congrès—le Congrès panroumain est particulièrement actif—envoient des délégués au Congrès annuel panrusse. En réalité, les liens qui rattachent les territoires autonomes à Moscou sont très lâches. Les tendances particularistes s'affirment; chez les Kalmouks, par exemple, l'enseignement est donné en langue nationale. La plupart des "territoires" sont opposés à toute russification; certains aspirent à l'autonomie complète.

DANS LA RUHR

Paris.—Le ministère des affaires étrangères a démenti aujourd'hui de la façon la plus catégorique les rumeurs mises en circulation au sujet de l'emploi des noirs américains dans les mines de la Ruhr.

M. Le Trocquer, ministre des travaux publics, a déclaré aujourd'hui, dans les couloirs de la Chambre des députés que les envois de coke américains commencent à arriver en France. "Ces envois permettront, a-t-il dit, aux hauts-fourneaux français de reprendre le travail arrêté par la cessation des envois de coke de la Ruhr.

Le coque américain, a ajouté le ministre, coûte cinquante sous de moins par tonne que le coque anglais. Le gouvernement anglais a fait remettre au gouvernement français une note rédigée en termes amicaux sur la situation dans les territoires nouvellement occupés entre les têtes-de-pont du Rhin.

LLOYD GEORGE RAGE

Mieux vaut avoir affaire à un ennemi déclaré qu'à un a.i. qui se tourne contre vous. Lloyd George nous en donne aujourd'hui l'exemple dans une lettre abominable qu'il a publiée hier dans les journaux de M. Hearst, si abominable, que le directeur d'un journal de Londres, se trouvant à New-York, a télégraphié à Londres que dans l'intérêt de la bonne entente anglo-française, la lettre de Lloyd George ne devait pas être publiée.

Lloyd George en ce moment est le plus grand ennemi de la France. Il ne peut pardonner à Poincaré de l'avoir placé dans les conditions qui l'ont obligé à quitter la place de premier ministre anglais. Lloyd George rage!

Etrange Coutume RHODESIENNE

La tribu des Mtawaras habite la Rhodésie du Sud, non loin de la frontière portugaise. On la dépeint comme une tribu paisible et de mœurs débonnaires, adonnée aux travaux des champs. Les recherches scientifiques ne lui sont même pas entièrement étrangères, car elle entretient des docteurs à qui elle confie certains services publics, ainsi qu'on le verra en son lieu. L'année agricole s'annonçait favorable quand survint une sécheresse dont l'extrême durée compromit l'espoir de la récolte. Les Mtawaras s'en attristèrent, pareils en cela aux cultivateurs de tous les autres pays, qu'on ne voit jamais se déclarer satisfaits, car ils ne cessent de se plaindre de la pluie que pour se plaindre du beau temps.

Quand les agriculteurs rhodésiens se repandaient en doléances, ils ont dû moins une excuse qui manque à leurs confrères d'Europe, c'est que, parmi les savants entretenus aux frais de la communauté, il en est un qu'on nomme le docteur de la pluie, parce qu'il est à la fois l'argure et le ministre de ce département. Les Mtawaras assemblés convoquèrent ce docteur et lui demandèrent quels étaient ses projets. Il répondit qu'il n'en avait aucun, ayant fait tout ce que la science lui conseillait de faire, mais qu'il restait peut-être un suprême ressourcement des ses prédécesseurs s'étaient parfois servi et s'étaient bien trouvés, celle d'accomplir un sacrifice humain. Les Mtawaras, bien que débonnaires, tiennent que la perte d'un homme se répare plus aisément que la perte d'une récolte; cette considération économique emportant leurs suffrages, le sacrifice fut voté à mains levées.

Il n'y avait plus qu'à choisir la victime; ils la tirèrent au sort. La chance, si l'on peut dire, tomba sur un jeune homme qui se trouva, par fortune, être le propre fils du docteur de la pluie. Le docteur eût été mal venu à contester le résultat d'un vote dont il avait lui-même pris l'initiative; le fils, qui n'avait pas les mêmes raisons de tenir sa place, se débattit énergiquement. Mais que faire contre tout un peuple qui demande de la pluie? On le saisit, on le mit sur un bûcher; il n'avait pas commencé de rôti que la pluie arriva; la police également.

Elle retira du feu ce qui restait de la victime (par malheur pour celle-ci il en restait peu de chose) et, faute de mieux, elle ouvrit une enquête. Enquête facile, car les assistants s'y prêtèrent avec la meilleure grâce du monde, ne concevant point qu'on pût leur reprocher d'avoir fait le nécessaire pour avoir de la pluie, ni que l'hésitation leur eût été permise entre l'intérêt public et les scrupules d'une vaine sensiblerie. Ils ajoutèrent que, chez eux, c'était un vieil usage, qu'un autre Mtawari avait été brûlé en 1917, et le chef—celui de la tribu, non celui de la cuisine—précisa qu'au cours de sa carrière, soixante-douze indigènes avaient passé au feu pour le même motif, avec le même succès.

Sans préconiser absolument l'emploi de cette méthode, on serait curieux de savoir, puisqu'elle paraît donner des résultats, si elle repose en effet sur une base scientifique et si le léger nuage qui s'élève d'un homme cuit à feu doux peut en effet suffire à faire pleuvoir. Cette étude occuperait avec fruit nos météorologistes qui, avec toute leur science, n'ont jamais pu accomplir un miracle que tant de chanteuses opèrent si facilement.

AU SUJET DE LA POMME DE TERRE

Nous lisons dans le Figaro: Au cours d'une des dernières séances de l'Académie d'agriculture, on a demandé s'il est exact que dans les pays de montagne, la pomme de terre soit moins atteinte de dégénérescence que dans les pays de plaine. M. Jacques de Vilmorin a répondu que certaines variétés, la violette du Forez, notamment, sont plus communes dans les terres élevées que dans les parties basses. Il y aurait donc une régénération par la latitude et par l'altitude.

M. Schribaux ajoute que, dans tous les pays grands producteurs de pommes de terre, les plants provenant des régions froides sont les plus appréciés; chez nous, ce sont les plants provenant du Limousin; en Allemagne, ceux de la Silésie; en Angleterre, ceux de l'Ecosse; en Suisse, surtout, on va les chercher dans les cantons montagneux. Pourquoi cette supériorité assez difficile à expliquer? M. Schribaux attribue au fait que les tubercules sont conservés dans des conditions plus favorables dans les régions plus froides en hiver, alors que dans les régions moins froides les plants "chauftent"; c'est-à-dire ferment d'une façon anormale et flétrissent quand on les met à terre.

Pour éviter la pourriture des pommes de terre, dit M. Mangin, il faut les conserver dans des silos froids, convenablement aérés. AU SALON Yvette.—Vous ne ferex jamais croire que les opales portent la guigne; ainsi j'en avais une au doigt lorsque j'ai connu Claude et je n'ai jamais été malheureuse avec lui. Marguerite.—Et Claude a-t-il été heureux avec vous?

LE DRAPEAU

La nuit s'achevait donc, lumineuse sur le ciel clair aux pâleurs d'argent tranchant l'imposante masse sombre et dentelée des sapins aux hautes cimes, qui formaient autour du petit village alsacien comme une impénétrable ceinture. La grande route, seule, coupait d'une ligne blanche et crue ce paysage grandiose.

Quelques maisons blotties, ici et là, dans l'épaisse verdure, au pied du clocher qui couronnait la vieille église, laissaient voir leurs façades closes et muettes. Cependant, à la fenêtre de l'une d'elles, une lumière tremblante brillait comme une toute petite étoile; c'était là le presbytère.

Dans une pauvre chambre aux meubles rares, embellie seulement par un grand Christ d'ivoire, qui illuminait toute la pièce de sa traçante et rayonnante beauté—un vénérable prêtre, l'abbé Hermann, miné par l'âge, terrassé par les trop violentes émotions qu'avait fait naître en lui l'implacable et douloureuse guerre, s'agitait dans un sommeil trouble.

A quelques kilomètres du village, vers la frontière de France, la bataille faisait rage depuis plusieurs jours. Cette nuit encore, on entendait le bruit crépitant de la mitraille, et lorsque le canon, par moment, venait ébranler de son grondement la vieille maison sonore, le malade sursautait dans son lit, joignant les mains comme pour une imploration... De ses pauvres yeux brûlés d'effervescence s'échappaient une larme, et la belle tête fine, à laquelle une épaisse mousse de cheveux blancs semblait mettre une auréole, roulait sur l'oreiller dans un geste d'impuissance et de désolation.

Depuis quarante-quatre ans, l'abbé Hermann avait toujours espéré cette revanche qui ferait français le bien-aimé sol natal, auquel il n'avait pas voulu s'arracher lors des malheureux événements qui avaient modifié nos frontières.

Aujourd'hui, l'heure si attendue semblait venue, mais voilà qu'il ne pouvait la vivre comme il l'avait souhaité! Le village—déserté depuis plusieurs mois par ses habitants—regorgeait de soldats allemands qui allaient, venaient... On entendait sans fin le cliquetis des armes, le lourd bruit des bottes, les éperons qui sonnaient sur le sol dur... Nuit et jour, le pas cadencé des chevaux, le roulement des moteurs troublaient le paisible village... Et toujours ces mêmes uniformes fauves sillonnaient la route ou campaient dans les granges voisines... Quelquefois, on faisait ripaille, quand un succès plus marqué avait été remporté sur les Français, là-bas...

Et l'abbé Hermann priait, tremblant pour ces Français, ces frères tant aimés... Sa vie s'en allait par la blessure de son cœur, car depuis tant de mois déjà que la guerre était commencée, il désespérait de vivre assez pour revoir sa chère Alsace reconquise!

Tout à coup, près du lit du vieillard, un bruit se fit, une chaise fut brusquement déplacée, un souffle pressé se pencha sur lui... C'était Freda, la vieille servante du curé si dévouée à son maître et qui, comme lui, rêvait, en son âme fruste et bonasse, de voir le jour où serait enfin secoué le pesant joug allemand!

—Monsieur le curé!... Monsieur le curé!... si vous voyiez!... sur la grande route, c'est un galop infernal!... Tous les Allemands s'enfuient... Ceux qui campent près d'ici viennent de partir... Le bruit du canon se rapproche... Peut-être bien que les Français ont eu raison d'eux à la fin!... Ah! monsieur le curé, si cela était!

Et, tout éffaré, la brave Freda redescendit l'étagère pour surveiller, de la petite terrasse, ce qui se passait sur la route. Pendant ce temps, l'abbé Hermann, subitement transfiguré, s'était dressé sur son séant... Une flamme emplissait ses yeux... A ses pommettes, la vie de nouveau mettait son ardent reflet... Il prêtait l'oreille comme à des voix lointaines... Vers le Christ, son regard s'élevait dans une intense et muette oraison.

Maintenant l'aube montait, transparente et rosée... Comme un automate, le vénérable vieillard sortit du lit... Il se revêtit en hâte de sa soutane... Mû par une force surnaturelle, il descendit la petite escalier; puis, par le jardin, gagna la modeste église aux vieux vitraux irisés par les premières lueurs du jour, et là, s'agenouillant au bas de l'autel, il s'abîma dans une ardente prière...

Par la porte entrouverte, on apercevait la route... et bientôt, au loin, dans le brouillard du matin, on vit un nuage sombre qui s'avavançait, puis on entendit le pas rythmé des masses armées qui, lointaines encore, ébranlaient le vieux sol alsacien... Alors, l'abbé Hermann qui s'était retourné tout frémissant, étendit la main vers une bannière bleue de la Vierge qui ornait un pilier de l'église, et s'en saisit; ensuite, allant à l'autel, il déchira pieusement, de ses doigts tremblants, la sainte nappe dont il prit un morceau... et enlevant au tabernacle le rideau de soie rouge qui voilait le reposoir de Dieu, il se sembla les trois couleurs avec quelques épingles qui retenaient un ornement d'église... Armé de ce drapeau improvisé, il se remit sur l'étrénois place qui, de-

La Bienheureuse Balle

Il était temps... Bientôt de hardis soldats—aux uniformes non plus couleur de boue, mais bien couleur de ciel!—débouchèrent en trombe victorieuse au milieu du village... Un jeune lieutenant qui les commandait aperçut le vieux prêtre, dans les mains duquel flottaient les couleurs de France... Il fit aussitôt présenter les armes et s'avança, mais il ne vit qu'un long corps qui s'affaissait sans vie dans les bras de la vieille Freda affolée, tandis que nos trois couleurs continuaient de frémir sur le saint homme qu'elles recouvraient...—Genève Cappellet.

La Bienheureuse Balle

Si le soldat Joseph Berthier avait été un psychologue de profession, il aurait pensé, dans son lit d'hôpital: "Je suis l'homme le plus heureux du monde." Mais il n'avait aucun goût pour la psychologie. Au vrai, il ne savait même pas ce que c'était. Dans son esprit comme dans son visage, tout était simplicité, ingénuité et fermeté.

Son bonheur de ce matin venait de deux sources principales. Premièrement, sa blessure, la quatrième, se guérissait rapidement. "Petit, lui avait dit noblement le major, si tu continues dans cette voie, je te signerai bientôt ton exeat." Et lui, en un langage moins noble mais aussi expressif, s'était dit dans le même sens: "Ma plaie commence à me chatouiller. Or, je m'y connais. Quand une plaie chatouille au lieu de cuire, c'est bon signe."

Secondement, il venait de recevoir la Croix de guerre, et on ne saurait imaginer quel rayonnement délicieux émane de ce modeste joyau de bronze éclairé par un rayon de mai, sur un lit bien blanc.

En fin, et ceci est peut-être une troisième source de bonheur, ce bon soldat aux quatre blessures et à la Croix de guerre avait à peine dix-neuf ans.

C'était un Lorrain de pays annexé qui, au début des hostilités, avait passé la frontière. Son regard droit, son front d'enfant à la fois volontaire et docile, son exactitude en toutes choses, plaisaient à ses camarades autant qu'à ses chefs. Aussi, dans ses souvenirs de toute la campagne, blessures comprises, il ne trouvait rien que de la félicité.

Immobilisé dans son lit afin que le chatouillement ne redevint pas une cuisson, il laissait sa mémoire se promener d'image en image. Avoir glissé entre les mains d'un gendarme, premier succès. Avoir tout de suite été incorporé dans un bataillon de chasseurs, second succès. Ah! cher bétail bleu, pas d'aurole qui te surpasse aux yeux d'un petit Lorrain!

Avoir été remarqué de son capitaine pour son habileté de tireur et son sang-froid dans les moments les plus chauds, troisième succès. Une seule ombre, en ces premiers mois de service. Joseph Berthier se demandait avec inquiétude ce que devenait sa mère, l'excellente Mme Berthier, demeurée au village sous le joug. Mais cette inquiétude fut vite dissipée par une lettre de Mme Berthier: "Ne crains plus pour moi les Allemands. Ils m'en ont trop fait. Je suis partie. Ma voix à Belfort, où je gagne bien ma vie comme courturière. Nous rentrerons tous les deux chez nous. Si la maison est détruite, la terre sera toujours là. C'est l'essentiel."

Dès lors, plus un nuage sur la vie de Joseph Berthier. Les nuages de gaz asphyxiants ne sauraient entrer en ligne de compte. Une fois pour toutes, il avait déclaré: "Les Boches ne peuvent plus rien contre moi." Et puis, de toutes les façons, les Boches étaient perdus. Eux qui, à l'école, lui répétaient si furieusement qu'ils étaient au-dessus de tout, ils avaient manqué leur coup contre Paris et contre Nancy.

Ce fut dans un combat victorieux du Grand-Couronné que Joseph Berthier eut sa première blessure. Seconde blessure, dans un combat victorieux sur l'Yser. Troisième blessure, dans un combat victorieux en Champagne. Décidément, la fortune lui souriait sans cesse.

La quatrième blessure, celle qui recevait la Croix de guerre, avait une histoire plus spéciale. Joseph Berthier en soulignait certains détails, pour l'enchantement de son loisir forcé. Un jour de mars, à la bataille de Verdun, le bombardement faisait rage. Jamais, à dire d'expert, sous aucun ciel, n'avait retenti pareil tonnerre. Son sergent prononça près de lui ces mots qui étaient restés gravés dans son esprit: —C'est pire que la fin du monde. Hélas! ce fut la fin du pauvre sous-officier: l'explosion d'un obus le réduisit à néant. Vers le soir, le capitaine fit signe à Joseph Berthier d'approcher: —Avez-vous encore votre bicyclette? —Oui, mon capitaine. —Intacte? —Oui, mon capitaine. —Allez porter ce pli au commandant, derrière ce village. Pour y aller, mon brave, il faut que vous passiez à travers un sérieux marmitage. Mais, vous entendez: il le faut. —Oui, mon capitaine. Le sort continua à favoriser merveilleusement Joseph Berthier. Il ne fut blessé qu'au retour. Quand la

La Lanterne de Burgos

L'histoire que je vais vous raconter, dit ce vieil homme, est simple mais étrange. On croirait qu'un primitif l'a imaginée dans une extase de poète amoureux. Elle est vraie pourtant, car la Vie et la Mort, quand elles s'en mêlent, composent des poèmes aussi forts que ceux d'un Shakespeare ou d'un Hugo. Vous êtes probablement trop jeunes pour avoir entendu parler de Manuel Esteban, un architecte parisien d'origine espagnole qui promettait d'être un grand artiste, et qui est mort à trente-cinq ans à Burgos, pendant son voyage de noces. Il avait épousé une jeune Française de mes amies, Marie de Castreyres, une blonde magnifique, blonde à faire pâlir Cérés. Les Espagnols sont généralement bruns; et la Nature qui sait ce qu'elle fait, les pousse de préférence vers les blondes.

Marie de Castreyres adorait son mari et comme celui-ci voulait lui montrer le pays de ses ancêtres, qui était celui du Cid, il lui proposa d'aller passer une quinzaine à Burgos. La jeune mariée partit avec joie. A Burgos, son mari lui montra surtout la cathédrale.

"Voici mon amour, l'une des rares œuvres humaines qui prouvent qu'il y a du dieu en nous. Cette rosace de pierre, suspendue là-haut, nous ouvre une perspective révélolement céleste, et les âmes des croyants ne pourraient trouver nulle part un plus beau chemin pour monter au paradis. Voilà en quoi les artistes du Moyen-Age sont uniques. Allez donc chercher, dans les temples d'Athènes ou de Rome, quelque chose qui nous fasse sentir nos ailes intérieures et nous donne envie de les mêler à celles des Anges. Moi, si je garde mon bon sens jusqu'à la fin, je prierais qu'on me transporte ici, le soir de mon agonie et je suis sûr que mon âme, après avoir traversé une telle merveille apparaîtra suffisamment belle aux yeux de Dieu, pour qu'il l'admette auprès de lui. Embrassons-nous! Je suis sûr que notre baiser aura l'approbation de là-haut."

Les jeunes mariés restèrent là jusqu'à l'afirmation de la cathédrale. C'était un soir d'avril. Eurent-ils froid? Il neige souvent à Burgos dans le mois d'avril. Et cela étonne les Parisiens qui se figurent qu'un soleil éternel rayonne sur l'Espagne... Manuel prit froid sans doute, sous cette lanterne splendide et glaciale. Bronchite, pneumonie double, délire, oppression. Puis la mort... Il fut enterré à Burgos même, car vous savez combien il est difficile de faire sortir du territoire espagnol un étranger qui succombe.

Pendant vingt ans la veuve refusa de regarder un monument, un tableau, une œuvre d'art quelconque. Il lui semblait ne plus avoir d'yeux, depuis que ceux de son mari s'étaient fermés. Quoiqu'elle fût restée fort jolie, elle ne se remarqua pas. Mais quand elle fut vieille et crut l'heure venue de dire adieu aux belles choses de la terre, elle voulut retourner à Burgos, non seulement pour prier sur la tombe de son mari, mais pour admirer une dernière fois cette lanterne prodigieuse, où quelque chose de Manuel, s'imaginait-elle, devant palpiter encore.

Ce fut un soir qu'elle arriva dans la capitale de la vieille Castille; un soir d'automne autrefois. Et le même soleil d'autrefois semblait saigner aux vitraux de la cathédrale. Marie se fit ouvrir la grille du transept; et à la faveur d'un bon pourboire—plus encore qu'en Italie le pourboire est tout-puissant en Espagne—elle obtint la permission de rester là jusqu'au crépuscule. Elle s'agenouilla sous la lanterne, elle pria, elle évoqua... Que dit-elle en levant les yeux vers la rosace?... Un gardien qui la surveillait m'a confié qu'il n'avait jamais vu pénitente se transfigurer peu à peu si étrangement et parvenir à une beauté pareille. A un moment donné, quand les derniers rayons froletèrent le pendentif ajouré de la coupole, elle leva ses bras et poussa un cri: —"Manuel, dit-elle. Tu es là, j'en suis sûre. Tu es là et tu m'attends! Viens!... Ah! que nous allons être heureux!"

A cet instant, une pierre se détacha de la rosace et vint broyer la tête de Marie. —"Manuel!" redit-elle, souriante, en sentant son âme s'en aller. Voilà mon histoire, messieurs. Vous pensez sans doute que c'est là un accident banal, comme il s'en produit tous les jours et qu'une pierre qui se détache d'un édifice peut très bien tuer quelqu'un qui se trouve dessous... Evidemment. Croyez ce qu'il vous plaira. Mais n'allez pas dire aux gens de Burgos que ce fut là un simple accident. Ils hausseront les épaules.—Jean Rameau.

COUÉ EST L'OBJET D'UNE RECEPTION FANATIQUE Cleveland.—L'enthousiasme pour le professeur Coué tourne au fanatisme. On annonce qu'en une heure de temps plus de 20,000 personnes ont retenu leurs places pour les différentes conférences qu'il doit donner à Cleveland.

On offrira jusqu'à cent dollars par place et dans les rues la foule se précipite... les malades essayant de l'aborder pour toucher ne fût-ce que les basques de son habit, espérant être guéris.

UN BEL ACTE DE JUSTICE

Paris.—Le "Daily Mail", de Londres, publie un extrait du rapport du colonel américain Levert Coleman sur les troupes coloniales de France. Ce rapport dit que les troupes coloniales se conduisent bien et que les atrocités qui leur sont attribuées par la presse allemande sont fausses. Il s'agit là d'une tactique de la presse allemande pour rendre plus efficace la propagande politique.